

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[142. Val-Richer, Jeudi 27 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## **142. Val-Richer, Jeudi 27 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven**

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### **Les folios**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### **Les mots clés**

[Deuil](#), [Histoire \(France\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

### **Relations entre les lettres**

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

### **Présentation**

Date 1838-09-27

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je me suis remis hier à travailler. C'est une grande ressource qui vous manque. Après les plaisirs de l'intimité, je n'en connais pas de plus efficace pour distraire, et même reposer d'une impression douloureuse.

Publication Inédit

### **Information générales**

Langue Français

Cote

- 419, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), IV/124-128

Nature du document Lettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm  
Etat général du documentBon  
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)  
Transcription  
N°142 Jeudi 27 sept. 7 heures

Je me suis remis hier à travailler. C'est une grande ressource qui vous manque. Après les plaisirs de l'intimité, je n'en connais pas de plus efficace pour distraire, et même reposer d'une impression douloureuse. Avant de m'enfermer dans mon cabinet, j'ai fait faire une longue promenade à ma mère. Elle est très affligée. Mad. de Broglie avait pour elle un respect, une affection, une confiance filiale, et les lui témoignait avec un extrême abandon. Ma mère en était très touchée depuis trois jours elle me répète sans cesse : " Prendre une telle amitié à mon âge, pour une cette fin ! "

J'ai une profonde pitié des chagrins de la vieillesse. Elle a droit au repos du cœur comme du corps. D'ailleurs ils sont rares. L'âge refroidit les peines comme les joies. Il n'en est rien pour ma mère. Elle a le cœur aussi vif qu'il y a quarante ans. Je l'ai fait marcher une heure et demie. Elle en était un peu lasse hier soir, mais beaucoup plus calme. Je suis sûr qu'elle aura mieux dormi.

Je ne crois guère à l'émeute de Genève. Ce serait un grand argument contre la politique dont se charge M. Molé ; Genève est une ville française. Il y faut je ne sais quel degré d'irritation pour qu'on y éclate contre les Français. M. de Metternich doit sourire, un peu. Thiers travaille aussi. Mais au fond, d'après ce qui me revient, il est très animé et se propose de le témoigner à la prochaine session. Nous verrons bien. Il restera en Italie jusqu'au mois de novembre. Ce sera le moment du retour universel.

Je serai bien aise de retrouver les Holland à Paris autant qu'un plaisir peut être quelque chose à côté d'un bonheur. Vous devriez bien d'ici là rassembler tout ce qui vous reste de ce que vous avez écrit sur tout ce que vous avez fait ou vu. Je suis sûr qu'il y a je ne sais combien de choses, petites ou grandes, que je ne connais pas. J'ai envie de toutes. Le papier sur la mort de Lord Castlereagh est-il décidément perdu ? Faites cela en rentrant à la Terrasse. Là où je suis indifférent, je ne suis pas curieux. Mais où est mon affection, ma curiosité est insatiable. J'ai beaucoup plus envie du moindre petit papier que de Lady Burgherch. Les femmes distinguées manquent partout. L'Angleterre ne m'a encore montré que Lady Granville, et si vous voulez, Lady Clanricard. A propos, vous ne m'avez pas envoyé sa lettre.

10 h.  $\frac{1}{4}$

Mon facteur arrive tard ce matin. Je n'ai pas de nouvelles de Broglie, ce qui me prouve qu'Albert n'est pas arrivé. Je suis impatient qu'il ait rejoint son père. J'avais pensé à votre prédiction. Je vous remercie de vous ménager. La fatigue ne vous vaut rien. Soignez-vous pour le mois de novembre. Je ne comprends pas qu'on se laisse mal traiter par Lady Holland. Passe pour son mari, s'il l'aime. Car il faut aimer pour supporter. Du reste les impertinents ont raison puisqu'on les supporte. Je vous conseille d'écrire à votre mari. Toutes les fois qu'il renoue le fil, n'importe pourquoi vous devez le ressaisir. Vous l'avez dispensé d'explication. Cela vous dispense de reproche. Les confidences de Mlle Henriette ne tracassent donc plus Marie. Adieu. Tout à l'heure, en lisant votre adresse en Courlande, j'ai eu envie de vous répondre par la première phrase de mon testament. Je ne le ferai pas. Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 142. Val-Richer, Jeudi 27 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-27.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 24/11/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1546>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 27 septembre 1838

Heure 7 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

90

Je me suis remis hier à travailler.

C'est une grande ressource qui vous manque, à près les plaisirs de l'intimité, je n'en connais pas de plus efficace pour distraire, et même repousser d'une impression douloureuse.

Avant de m'enfoncer dans mon cabinet, j'ai fait faire une longue promenade à ma mère. Elle est très affligée. Mad<sup>e</sup> de Broglie avait pour elle un respect, une affection, une confiance filiale, ce lui lui témoignait avec un extrême abandon. Ma mère en était très touchée. Depuis trois jours, elle me répète sans cesse de prendre une telle amitié à mon âge, pour une telle fin. J'ai une profonde pitié des chagrins de la vieillesse. Elle a droit au repos du cœur comme du corps. D'ailleurs ils sont rares. L'âge refroidit les passions comme le jour. Il n'en est rien pour ma mère. Elle a le cœur aussi vif qu'il y a quarante ans. Je lui fait marcher une heure et demie. Elle en était un peu lassée hier soir, mais beaucoup plus saine. Je suis sûr quelle aura mieux dormi.

Je me suis mis à l'écriture de Genève. Ce serait un grand argument contre la politique dont le charge M. Molé. Genève est une ville française. Il y faut je ne sais quel degré d'imitation pour qu'on y éclate contre le Français. M. de

Metternich doit sourire un peu.

Thiers travaille aussi. Mais au fond, d'après ce qui me revient, il est très méfiant et se propose de le témoigner à la prochaine session. Nous verrons bien. Il restera en Italie jusqu'en fin de Novembre. Le sera le moment du retour universel. Je serai bien aise de retrouver le holland à Paris, autant qu'un plaisir peut être quelque chose à côté d'un banquet.

Vous devriez bien être là rassembler tout ce qui vous reste de ce que vous avez écrit sur tout ce que vous avez fait en vu. Je suis sûr qu'il y a je ne sais combien de choses, petites ou grandes, que je ne connais pas. J'ai envie de tout. Le papier sur la mort de lord Castlereagh est-il évidemment perdu? Faire cela en venant à la Terrasse. Là où je suis indifférent, je ne suis pas curieux. Mais où est mon affection, ma curiosité est insatiable. J'ai beaucoup plus envie du moindre petit papier que de lady Burghesh. Les femmes distinguées manquent partout. En Angleterre on m'a encore montré que lady Stanville, et si vous voulez, lady Harcourt. à propos, vous ne m'avez pas envoyé la lettre.

10 h. 1/4.

Mon facteur arrive tard ce matin. Je n'ai pas de nouvelles de Broglie, ce qui me prouve qu'elle n'est pas arrivée. Je suis impatient qu'il ait rejoint son père. J'avais peur d'une prédiction.

Je vous remercie de vos ménages. La fatigue ne vous vaud  
rien. Courez vous pour le mois de Novembre.

Je ne comprends pas qu'on se laisse mal traiter par Lady  
holland. Passe pour son mari, s'il l'aime. Lui et son amant,  
peut supporter. De reste les impétueux ont raison puisqu'ils  
les supportent.

Je vous conseille de faire à votre mari. Toute la fois qu'il  
venne le fit, s'importe puisqu'il vous devez le rassurer. Vous  
l'avez dispensé d'explication. Cela vous dispense de reproches.

Les confidences de M<sup>lle</sup> Henriette ne touchent plus Marie.

Adieu. Tout à l'heure, en lisant votre adresse en Courlaube,  
j'ai eu envie de vous répondre par la première phrase de mon  
instant. Je ne le fais pas. Adieu.

E